

vite et bien plus clairement encore l'excès des émotions appesantir la sensibilité, l'endurcir aux impressions vraies et naturelles, la blaser sur toutes choses, arriver presque à l'éteindre, comme font les liqueurs fortes pour le goût. La comparaison est d'une effrayante justesse. Les meilleurs vins deviennent insipides, les liqueurs même paraissent fades; il faudrait de l'alcool pur, du feu liquide à ces organes émoussés ⁽¹⁾.

(1) Cf. P. G. Longhaye, *Théorie des belles-lettres*, p. 29-31.



CHAPITRE VII

Loi d'affranchissement.

DANS L'APPRÉCIATION DU BEAU, IL FAUT SE METTRE AU-DESSUS DE L'INFLUENCE DU GOUT PERSONNEL ET DU GOUT RÉGNANT.

Il en est un peu du mot « goût » comme du mot « style ». L'un et l'autre sont employés tantôt dans un sens général et absolu, tantôt dans un sens particulier et relatif.

Pour un artiste, avoir *du* style, c'est avoir de l'élévation dans ses inspirations; avoir *un* style, c'est avoir sa manière de faire individuelle. Le goût dans son acception générale, c'est un sens esthétique sûr et délicat. Ce n'est pas le fait d'une faculté isolée; c'est une raison éclairée, servie par un cœur sensible, en face d'un idéal élevé, fourni par l'imagination. On est homme de goût dans la mesure de la sûreté de ses jugements en matière esthétique.

Dans son sens relatif, le mot goût s'entend des préférences artistiques particulières à telle personne, à telle région, à telle époque.

Pour apprécier sainement le beau, pour être un homme de goût au sens universel du mot, il faut savoir s'élever au-dessus des causes les plus ordinaires d'égarement, c'est-à-dire au-dessus du goût personnel et du goût du milieu ambiant. Occupons-nous successivement du goût personnel, du goût régnant et de leur influence sur nos jugements.

Le proverbe le proclame : « Chacun son goût. » Artiste ou non, il n'est personne qui n'ait ses préférences en fait de beauté. Ce goût de chacun est tellement inhérent à la personne, qu'il n'y a pas à en discuter. Ce n'est pas seulement la courtoisie ou la politique qui interdisent la discussion en matière de goût, c'est une nécessité en partie irréductible. Car les divergences du goût personnel tiennent, par un double lien, à la nature des choses.

Ces divergences sont d'abord la conséquence inéluctable des différences subjectives qui existent entre les personnes au point de vue physique, intellectuel et moral. Tout le monde n'est pas doué de la même manière : selon la variété des individus, les sens ont plus ou moins d'acuité et de délicatesse, l'esprit plus ou moins de perspicacité, d'étendue, de justesse et d'élévation, l'imagination de vivacité et de richesse, le cœur de sensibilité, de générosité et de grandeur. De là autant de capacités diverses.

Celui-ci verra dans un visage une beauté ou un défaut qu'un autre ne remarquera pas ; celui-là goûtera les charmes d'un paysage, d'un tableau ou d'une statue devant lesquels cent autres passeront sans s'arrêter et réciproquement. Il y a tel mathématicien qui, dans l'intimité de la conversation avec un sien collègue, s'extasiait sur les beautés du nombre entier ! Ce sont là des beautés de l'ordre intelligible que les profanes ne sauraient soupçonner. Par contre, on cite un savant tellement étranger aux beautés musicales, qu'au sortir d'un superbe concert, il demandait à quoi cette musique pouvait bien servir.

La divergence des goûts personnels résulte encore de la nature même du beau, à savoir de ce fait que le beau est essentiellement multiforme. Le diamant, le rubis, le saphir, etc., toute pierre précieuse est belle, chacune de sa beauté spéciale qui lui vaut les préférences de tel ou tel amateur. Tous admirent la rose, le lis, la reine-marguerite, le camélia, le chrysanthème, etc., cependant chacune de ces fleurs a ses admirateurs passionnés. Il y a plus, c'est que le même objet, la même personne surtout, peuvent être représentés de cent manières différentes, également belles, sans qu'il soit possible de décider laquelle est la plus vraie... ; la vérité dans une œuvre d'art est une vérité de sentiment toujours particulière, individuelle, dont nous nous accommodons lorsqu'elle est persuasive ⁽¹⁾.

Faites faire votre portrait par trois peintres d'un

(1) Cf. V. Cherbuliez, *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1891.

égal talent; ces portraits vous ressemblent plus qu'ils ne se ressemblent entre eux. C'est que dans tout homme, il y a plus d'un homme et que les trois peintres auront fait chacun leur choix, guidés par d'irrésistibles sympathies.

« Une femme a passé dans les rues de Rome, — dit Ch. Blanc, — Michel-Ange l'a vue et il la dessine sérieuse et fière; Raphaël l'a vue et elle lui a paru belle, gracieuse et pure, harmonieuse dans ses mouvements, chaste dans ses draperies. Mais si Léonard de Vinci l'a rencontrée, il l'aura regardée à travers le voile d'un œil humide, et il la peindra délicatement enveloppée d'une gaze demi-jour. Ainsi la même créature deviendra sous le crayon de Michel-Ange une sibylle, sur la toile de Raphaël une vierge, et dans la peinture de Léonard une femme séduisante ⁽¹⁾. »

D'ailleurs le goût personnel ne reste pas toujours identique à lui-même en ses préférences. Elles se modifient souvent avec l'âge. C'est assez naturel, les changements que les années apportent à l'exercice de nos facultés ont leur retentissement sur nos impressions; l'imagination est moins vive, l'enthousiasme moins prompt, le jugement plus froid, plus raisonné, l'expérience plus riche. Il arrivera que les mêmes choses, vues à quelques années de distance, changeront d'aspect.

A côté de ces modifications qu'amène le cours du temps et qu'on peut appeler normales, il en est d'autres plus accidentelles. Nos impressions dépen-

(1) Ch. Blanc, *Grammaire des arts du dessin*, p. 19.

dent beaucoup de nos dispositions physiques et morales. Les mêmes choses agissent sur nous très différemment suivant que nous sommes dans l'épanouissement du bien-être et de la joie, ou sous le pressoir du malaise et de la tristesse; selon que nous nous trouvons avec des personnes sympathiques ou avec des individus qui nous déplaisent. L'artiste créateur lui-même ne sait pas toujours s'affranchir de ces vicissitudes; Eugène Delacroix en fait l'aveu en plusieurs endroits de ses mémoires. La moindre contrariété trouble la sûreté de son coup d'œil esthétique. Écoutez-le à la date du 22 avril 1854 : « Mauvaise disposition toute la matinée, occasionnée par un mauvais cigare. Mauvaise besogne par conséquent; arrangé ou gâté *Clorinde*. »

De toutes les influences qui peuvent agir sur le goût personnel, la plus universelle, la plus constante et peut-être la plus tyrannique, est celle du goût régnant dans le milieu ambiant, dans l'entourage, la région ou le siècle.

De même que chaque individu a, sinon son style, — tout le monde ne crée pas des œuvres d'art, — au moins son goût personnel, de même chaque race, chaque pays, chaque époque se distingue par un style et un goût particulier. On connaît le style assyrien, le style grec, le style chinois, le style mauresque, etc. On a vu se succéder en France les styles roman, ogival, renaissance, etc.

Les oppositions du goût, d'une race à l'autre,

tiennent souvent au contraste des types, nous l'avons déjà constaté ⁽¹⁾, citons encore un ou deux exemples. Les Romains aimaient un profil de visage au nez saillant; les Javanaises de l'exposition de 1889, à qui l'on demandait si elles trouvaient nos femmes jolies, disaient que les Françaises étaient élégamment habillées, mais qu'elles avaient le nez trop long. Nous, Européens, nous n'aimons pas les yeux obliques, les Chinois et les Japonais, au contraire, tiennent beaucoup à l'obliquité des yeux, ils l'exagèrent même dans leurs peintures. On peut remarquer de plus une corrélation vraiment curieuse entre cette particularité de l'angle extérieur des yeux relevé et les formes que donnent d'habitude ces peuples chinois à leur coiffure, à leur chaussure, à la toiture de leurs maisons et de leurs pagodes ⁽²⁾. Serait-ce l'effet d'une tendance instinctive à l'unité harmonique?

L'influence du climat est toujours considérable : il modifie les tempéraments, exalte ou endort l'imagination, surexcite ou émousse la sensibilité. Si l'on compare le climat de la Grèce avec celui de la Hollande, le ciel d'Angleterre avec celui d'Italie, on comprendra que les goûts et tendances esthétiques soient tout autres d'un pays à l'autre, sauf cependant ce qui regarde le contraste des couleurs. En France et en général dans les climats analogues au nôtre, nous trouvons criarde la juxtaposition de couleurs voyantes et sans parenté; dans les pays

(1) Voir ci-dessus, chap. v.

(2) Cf. Humbert de Superville, *les Signes inconditionnels de l'art*.

brumeux du Nord comme dans les régions ensoleillées du Midi et de l'Orient, ces mêmes couleurs peuvent être juxtaposées sans tapage et cela pour des raisons contraires : les brumes du Nord voilent et éteignent ce qu'il y a de violent dans le contraste chromatique; l'abondance et la richesse des rayons du soleil oriental ou méridional baignent et lavent si bien les couleurs que leur opposition se fond dans le commun éclat qui les fait resplendir.

Chez les nations comme chez les individus, les goûts se modifient avec le temps. Ces changements deviennent même très fréquents en ce qui concerne les *modes* au sein des civilisations luxueuses. Chaque saison en amène de nouvelles, et l'on voit les modes passer par des degrés successifs d'une excentricité à l'excentricité opposée. « Vers la fin du dix-huitième siècle, les femmes étaient chargées de si hautes et de si amples coiffures, qu'elles ajoutaient un bon tiers à la hauteur de leur corps, en sorte que ces dames semblaient avoir le visage au milieu de leur personne. Mais la force de la mode paralysait la critique, et plus ces coiffures étaient hautes, plus il fallait les admirer. Il existe des caricatures où l'on voit le coiffeur architecte de ces édifices poudrés, monté sur une échelle double pour perfectionner son œuvre ⁽¹⁾. » De nos jours nous avons vu les coiffures féminines descendre et tomber au point de ne plus exister qu'à l'état de soupçon.

Les caprices de la mode, tout-puissants dans les

(1) Paillot de Montabert, *Traité complet de peinture*, t. IV, p. 55.

questions d'ajustements et de costumes, ne sauraient s'imposer avec une pareille tyrannie aux œuvres d'art; j'en conviens. Cependant le caprice public ne laisse pas que d'exposer les chefs-d'œuvre eux-mêmes à de terribles vicissitudes. Certain paysage de Corot, après être resté plusieurs années sans acquéreur, trouva enfin un audacieux qui le prit pour 700 francs. Au bout de quelques années, il a été payé 12,000 francs en vente publique. Les dessins de J. Millet, dont il avait peine à trouver 20 ou 40 francs, valent aujourd'hui des centaines ou des milliers de francs. Ce même *Angelus* qu'il a été heureux de céder pour 6,000 francs, M. Secrétan, son propriétaire actuel, en a refusé 300,000 francs. Il faut l'avouer, avec M. Ch. Bigot, « ce n'est pas le talent ni même le génie d'un artiste qui fait son succès; c'est l'accord de son talent avec le goût contemporain ⁽¹⁾. »

Le marchand, le trafiquant d'art, qui n'a d'autre souci que le succès immédiat de son commerce, fera sagement de prendre le goût régnant pour règle de ses achats; l'amateur qui ne songe qu'à satisfaire ses fantaisies de luxe, les prendra nécessairement pour *criterium* de ses préférences; mais l'amant du beau, qui tient avant tout à apprécier les choses à leur vraie valeur artistique, qui tient à ce que ses jugements soient ratifiés par le jury de l'avenir, veillera à s'affranchir, à ne pas se laisser ni dominer par les tendances de son goût personnel, ni entraîner par le courant de l'opinion du jour.

(1) Ch. Bigot, *les Peintres français contemporains*.

Sans cet affranchissement on court le risque certain de s'égarer et de mettre soit de la partialité, soit même de l'aveuglement, dans ses appréciations.

La partialité est inévitable de la part de quiconque est plus ou moins esclave d'un préjugé artistique: il ne pourra rendre pleine justice qu'aux œuvres faites dans le style qui a ses faveurs, il méconnaîtra forcément les autres; alors cependant que le beau ne saurait être enchaîné à aucun style et qu'il peut revêtir une très grande variété de formes sans cesser pour cela d'être beau. Dans les premières années du dix-neuvième siècle, la plupart des critiques d'art n'ont pas su voir dans Ingres l'impeccabilité du dessin, dans Delacroix le triomphe de la couleur, et par suite ont méconnu deux de nos plus grands artistes. La raison en était que leurs œuvres n'étaient pas dans le goût du moment. Avec le temps, la vérité s'est fait jour, la supériorité de leur talent s'est révélée et l'admiration a succédé au dédain ⁽¹⁾.

Parfois l'égarement va plus loin, il n'y a pas seulement partialité, mais aveuglement. On ne voit pas le beau où il est et l'on croit le voir où il n'est pas. Ne sait-on pas que Fénelon, au goût si délicat, au style si pur, au génie virgilien, en vint à considérer nos magnifiques cathédrales gothiques comme d'informes produits de la barbarie, alors qu'il admirait des pastiches d'architecture grecque; il était aveuglé par les préjugés de son temps.

Il est rare que l'on sache faire abstraction de ses

(1) Cf. Th. Gautier, *les Beaux-Arts*, t. I, p. 18.

préférences plus ou moins instinctives; « chacun de nous se fait son esthétique à soi-même..., et c'est peut-être le plus souvent affaire de complexion autant que de réflexion ⁽¹⁾. » Il est plus rare encore de savoir, dans ses appréciations artistiques, se mettre au-dessus des opinions régnantes. Les hommes d'un goût indépendant sont aussi rares que les grands talents.

Quoi qu'il en soit, il faut tendre à cette indépendance, condition essentielle de la sûreté des jugements. Quand est-ce qu'une chose est belle, vraiment belle, d'une beauté indiscutable? Quand elle finit par enlever tous les suffrages et les garder à travers le passage des siècles. Le temps, il est vrai, est un facteur, un réactif dont nous ne pouvons précipiter l'action, mais il nous reste la ressource de la pressentir, de la devancer dans nos jugements esthétiques. Il faut pour cela que nous laissions de côté les données variables du goût personnel ou collectif, pour concentrer notre attention sur les données constantes, c'est-à-dire sur les lois immuables qui résument tout cet ouvrage et font l'objet de ce dernier livre.

Quiconque possède l'usage, la pratique de ces lois, est un homme de goût. « Il pourra lui manquer la faculté créatrice (du beau), mais il est indépendant à l'égard des complaisances et des aversions d'école ou de salon, à l'égard de soi-disant oracles... En matière d'art, il a des maîtres, mais avant de les accepter, il les choisit, et après les avoir acceptés,

(1) F. Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1882, p. 448.

il les contrôle ⁽¹⁾. » D'un regard ferme il distingue, il salue et goûte, tout ce qui est vraiment beau; chacune de ces rencontres est pour lui le point de départ d'une nouvelle ascension vers un idéal supérieur.

(1) P. G. Longhaye, *Théorie des belles-lettres*. Conclusion.

